

LES ANGES DANS L'OMBRE

ABDOULAYE KARAMOKO

**LES ANGES DANS
L'OMBRE**

Recueil de nouvelles

© Abdoulaye Karamoko, Abidjan 2023

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction intégrale ou partielle, réservés pour tous pays.

ISBN : 979-10-359-8942-2

Bien qu'inspirés en partie de la réalité, les personnages, les lieux et situations décrits dans ce recueil, sont purement fictifs.

Toute ressemblance avec des lieux, personnes ou situations existants ou ayant existé, ne saurait être que fortuite.

Je voudrais ne plus penser,
Juste écrire pour panser.

LE HÉROS DE LA MONTAGNE

Il faisait sombre, tous portaient un tissu blanc, fortement caractérisé par un rituel familial. Ils étaient tous debout, pieds majestueusement nus, têtes couvertes de rubans rouges.

Ils chantaient des incantations de remémoration sous un rythme très accéléré. L'on pouvait les entendre depuis la résidence, et les voix retentissaient, tel un opéra. Mais c'était au beau milieu du village qu'ils scandaient. C'était ainsi tous les soirs, depuis un bon moment. Le sommeil s'installait difficilement, le cri des bébés tintait et chacun devait rester cloîtrer chez soi, de peur de ne point subir le mal qui pourrait être engendré.

Comme de fervents croyants, les habitants du village célébraient la diversité religieuse. Ils ne pratiquaient pas la même religion : on y dénombrait une dizaine de croyances en estime dans leurs cœurs même si deux d'entre elles s'imposaient par l'ukase du nombre. Il y avait celle de l'Islam ; et celle du

Christianisme. Des jeunes gens y sont donc nés entre ces deux religions.

Les conditions de vie n'étaient pas misérables. Cela se remarquait immédiatement par la culture du riz qu'ils pratiquaient avec enthousiasme, sans oublier celle du manioc, du cacao et du maïs.

Mitaffe, une jeune femme qui n'était pas très grande, eu égard à sa taille, mais qui restait belle comme la lueur crépusculaire, avec un sourire renversant qui ne disparaissait jamais de ses lèvres. Elle avait pour métier, les travaux champêtres. Mitaffe avait un teint de bronze déifiant, et sa beauté faisait tourner la tête aux hommes du village. C'était une belle femme intelligente ; et respectueuse. La timidité vivait en elle, mais Mitaffe faisait quand même assez d'efforts pour ne pas avoir l'air innocente aux yeux du monde. Elle vivait avec sa mère depuis l'âge de quatre ans, après le décès de son père. Pendant vingt-deux ans, son quotidien était partagé entre le

ménage et le champ, les tâches que lui confiait sa vieille mère, afin de subvenir aux besoins de la famille.

Mitaffe était la seule fille de ses parents, la seule enfant eu par sa mère, qui n'a guère voulu épouser aucun autre homme. Sa vie ne se consacrait qu'à l'éducation de sa petite fille, qui était devenue une sylphide à la beauté insolente et tous les jeunes hommes et vieillards n'avaient d'yeux que pour elle.

Tous les soirs, Mitaffe rentrait du champ avec sa mère. Cette dernière profitait de l'occasion pour lui donner quelques petits conseils sur la vie. Elle lui glissait presque dans le creux de l'oreille :

— La vie au village est très difficile, et tu le sais bien. Depuis ta naissance, je n'ai cessé de prier le bon Dieu de me donner la force et la possibilité de t'offrir une meilleure vie. J'ai pratiquement tout abandonné pour toi ma fille. S'il arrivait un jour que je ne sois plus là, tu devras rester digne, honnête, respectueuse et surtout être très vigilante sur tes aspirations.

C'était comme cela tous les soirs, et la jolie demoiselle profitait de même de l'occasion, pour poser des questions sur tout ce qu'elle devait savoir.

Mais un soir, Mitaffe allait rentrer seule. Ce jour-là, sa mère ne se portait pas bien, elle n'a donc pas pu aller au champ avec sa fille.

Sur la voie qui mène au village, elle rencontra un homme grand et robuste. Il vivait probablement dans le même village qu'elle, pensait-elle. Mais, elle se méfiait de tous, même de ses oncles qui vivaient non loin de chez elles. Il s'approchait d'un très grand pas, avec un regard fort peu amical. Elle tremblait de partout, la frayeur l'animait tellement ; qu'elle a failli perdre connaissance. Mitaffe n'était jamais tombée nez à nez sur un homme. Elle passait la plupart de son temps à la maison et au champ. Alors, mille et une questions se posaient dans sa tête. Devrait-elle s'en fuir, ou prendre un bois et le balancer sur son visage ?

Elle ne savait plus quoi faire, jusqu'à ce que l'homme parvînt à elle ; puis, elle laissa un sourire qui trahissait sa peur bleue de l'inconnu. Cet homme était Mêroge, un homme au regard pénétrant et apaisant comme celui d'un être extraordinaire, les cheveux crépus ondulés à l'instar des hominidés de l'Afrique cornée, avec un magnifique corps qu'aurait pu jalouser sans retenue Jupiter ou Zeus. Mitaffe ne pouvait s'empêcher de l'admirer en silence. Elle était tombée sous le charme de Mêroge, fils du pasteur du village. Il lui jeta un bonsoir et proposa de faire le chemin à deux. Chose qu'elle accepta volontiers.

Ils conversèrent tout au long du trajet et tous les deux avaient l'air d'aimer les échanges. Le regard des deux jeunes gens s'illuminait, on pouvait ressentir ce qu'ils ressentaient à ce moment précis. Une fois au village, chacun regagnait son toit, tout en se retournant simultanément et se regardèrent une dernière fois.

Rentrée, Mitaffe se sentait toute joyeuse. Et sa mère qui voyait là un caractère inhabituel, l'appela en vue de parler de ce qui la rendait si heureuse.

— Ma douce petite fille ! dit sa mère. Approches, et dis-moi ce qui te rend si heureuse.

Mitaffe, qui n'avait pas pour habitude de jouer les cachottières, garde le silence juste quelques secondes avant de dire :

— J'ai rencontré un magnifique jeune homme sur la voie qui mène au village.

— C'est ce qui te rend si aimable à ce point ! J'espère que tu ne ressens rien quand-même ?

— ...

Elle resta silencieuse à la question que venait de lui poser sa mère.

Toute ébahie, sa mère resta émue tout au long du soir, à l'effet de savoir que sa fille avait trouvé l'amour.

Les jours passaient, le temps devenait encore plus beau à voir, lorsque Mitaffe et Mêroge se voyaient

fréquemment. C'était le début de toute une histoire d'amour qu'on observait continuellement. Les regards restaient figés sur eux, les appréciations de tous les habitants se laissaient entendre ou voir. Comment le fils d'un pasteur pouvait-il se mettre avec une jeune musulmane ? Une idée assez folle pour les uns, pour qui cet amour n'était qu'un mirage, et que tôt ou tard, ils finiront par s'oublier. Par contre, les autres ne trouvaient qu'en cela une trahison de la part de la jolie Mitaffe. Pourquoi fréquenter un homme d'une autre communauté, sachant qu'il y avait des hommes de sa communauté qui pouvaient la prendre comme épouse.

Pendant ce temps, les deux jeunes gens, après les travaux du champ, se retrouvèrent seuls au bord du fleuve, parlaient de presque tout. Se racontèrent des blagues et des histoires, jusqu'au point où ils se rapprochèrent l'un de l'autre. Leur regard traduisait un seul et même langage, celui de s'entrelacer, s'embrasser et ne plus jamais se quitter. Blotti contre son corps,

celui de la jeune demoiselle frémissait, une sorte de chaleur s'empara d'elle, de petites sueurs coulaient sur son front. Pour elle, c'était une toute première fois de se retrouver enlacer par un homme. Elle n'était pas prête pour cela. Soudain, elle se retira des bras de Mêroge tout mollement, en lui disant :

— Désolé ! je dois rentrer. À l'heure qu'il est, ma mère doit certainement s'inquiéter pour moi.

Le jeune homme qui ne comprenait rien à cette attitude, lui demanda :

— T'ai-je fait du mal, ou bien y a-t-il un problème ?

— Non, je ne me sens pas très bien. Au-revoir.

Toute rouge, elle prit le chemin du village avec une marche rapide, comme si elle voulait échapper à un monstre.

Il se faisait tard, la nuit tombait, le silence se ressentait. Mitaffe allait certainement se faire gronder par sa mère. Celle-ci l'attendait sèchement devant la

porte, et quand elle arriva, elle vit assez de monde au beau milieu de la cour. Ne comprenant rien, elle se dirigea tout droit vers sa mère, afin d'être renseignée sur ce qui se passait.

Tout d'un coup, tous se levèrent de leurs sièges et regagnèrent leurs maisons.

— Maman, demanda la jolie Mitaffe. Qu'est-ce que mes oncles et tous ces gens voulaient ?

— Ma fille, dit la mère, tu t'aventures dans une relation interdite, la communauté s'est donc rassemblée afin que tu y mettes fin.

— Maman, je l'aime énormément.

— Tu devrais donc faire un choix entre ta religion et ton amour.

Toute triste, elle se dirigea tout droit dans sa chambre, fit sa prière comme d'habitude, et retrouva sa natte pour dormir, sans mettre ne serait-ce qu'une goutte d'eau sur la langue.

Tôt le matin, elle se rendait encore une fois aux champs, lorsqu'elle aperçut Mêroge, qui présentait un air triste. Il avait aussi reçu la visite de sa communauté pour les mêmes raisons que sa dulcinée. Pour ainsi concrétiser leur relation, ils décident de s'éloigner de tous, en allant s'installer près de la montagne du village, là où personne ne viendrait les déranger. Trois jours sont passés, personne n'avait de nouvelles des deux jeunes gens.

La communauté musulmane estimait que leur fille avait été enlevée de force par un membre de la communauté chrétienne. Il fallait de ce fait se lever et s'unir, afin de combattre cet acte. Par contre, l'autre communauté, c'est-à-dire celle de la religion chrétienne, estimait que l'autre communauté avait provoqué ces faits, et qu'elle n'avait d'autre but que de chercher à profiter de la fortune de la famille du jeune homme.

Famille de pasteurs, les parents de Mêroge possédaient une grande fortune, qui faisait d'eux les plus aisés du village.

Un conflit interreligieux finit donc par éclater. Ni le chef du village, ni les chefs religieux ne parvinrent à trouver une solution. Ainsi, chaque communauté se rendait dans différents lieux du village pour retrouver les deux amoureux, au bout de la nuit. Deux heures plus tard, ils furent retrouvés par l'une des communautés. Il s'agissait de la communauté musulmane. L'homme fut saisi comme un prisonnier, puis soudain, voilà l'autre communauté qui apparut.

Furieux, tous se mirent à émettre des cris de bataille : « Allez ! Allez ! Montrons-leur de quoi nous sommes capables ».

La bataille explose, aucune femme ni enfant, mis à part Mitaffe, ne se trouvaient sur le lieu. Prise de peur et de panique, elle perdit connaissance. Ayant constaté l'écroulement de sa bien-aimée, Mêroge qui essayait

tant bien que mal de quitter le milieu de la foule, reçut un violent coup sur la nuque, puis s'écroula à son tour. Cinq minutes plus tard, l'on remarquait tout de suite le corps inerte des deux jeunes protagonistes. Tous restèrent immobiles. Silencieux, chacun accourait vers son enfant, le soulevait ensuite rentrait chez lui.

La nuit passa, le soleil montrait son visage. Le vent soufflait le feuillage, le chant des oiseaux résonnait. Il était doux et mélodieux, le temps était beau à voir, mais personne ne s'était pointée dehors. Tout à coup, les cris et pleurs de la communauté chrétienne se faisaient entendre. Mêroge était mort, Mitaffe avait repris connaissance.

Après l'avoir su, les pleurs de Mitaffe ne cessèrent plus jamais, et les choses allaient être encore plus compliquées. Tout le monde savait qu'il allait se passer quelque chose, mais jusqu'à présent, rien ne se passait.

Il faisait à peine jour, personne ne s'était rendue aux champs ce jour-là, puis la nuit tomba.

Il faisait sombre, tous portaient un tissu blanc, fortement caractérisé par un rituel familial. Ils étaient tous debout, pieds majestueusement nus, têtes couvertes de rubans rouges. Ils chantaient des incantations de remémoration sous un rythme très accéléré. L'on pouvait les entendre depuis la résidence, et les voix retentissaient, tel un opéra.

Mais c'était au beau milieu du village qu'ils scandaient. C'était ainsi tous les soirs depuis un bon moment. Le sommeil s'installait difficilement, le cri des bébés tintait et chacun devait rester cloîtrer chez soi, de peur de ne point subir le mal qui pourrait être engendré.

Chacun possédait un gourdin, une machette et un fusil de chasse. On assistait là à une guerre sanglante entre chrétiens et musulmans. Ils se dirigèrent tout droit vers les demeures des musulmans, lorsque ceux-ci sortaient de leurs enclos, munis de fusils de chasse à

leur tour, de machettes et bien d'autres accessoires. Ils s'affrontèrent jusqu'au matin, et une personne succomba chez les musulmans, puis de nombreux blessés de part et d'autre.

Huit mois sont passés, la bataille n'était plus comme elle l'était. Chacun devait respecter le territoire de chacun, et nul ne devait adresser la parole à l'autre. Puis, dans cette rude tension, Mitaffe était enceinte. Elle attendait certainement un enfant de Mêroge.

Au neuvième mois, elle mit au monde un joli garçon. Tout le monde savait que l'enfant ne pouvait appartenir qu'à un seul homme, du coup, la naissance de ce bébé avait dilué la tension qui animait les deux parties.

Un bon matin, les parents de Mêroge se rendirent chez ceux de Mitaffe, dans l'intention de dire bonjour au nouveau-né et de mettre fin à ces conflits. La proposition fut acceptée, et tout le monde était

heureux de voir l'enfant, portrait craché de son père, ils l'appelèrent en hommage à ce dernier, Mêroge.

Un grand festin fut organisé pour enterrer toutes ces hostilités et présenter des excuses pour tout ce qui a été causé.

La paix était donc revenue grâce à l'enfant, le fruit d'un amour interdit, il devint ainsi le héros du village.

LA RÉCRÉATION

C'était la rentrée, ils avaient tous hâte de porter la tenue du secondaire, après de longues vacances précédées des examens du certificat d'études primaires élémentaires.

C'était une nouvelle étape qui s'entamait pour tous les élèves, en particulier ceux de la sixième. Innocents, ils avaient de l'euphorie, et étaient impatients de découvrir de nouvelles choses.

C'était un lundi, munis de leurs effets, ils accouraient vers les salles, en vue de se faire une bonne place et de récupérer les premières tables.

Ils étaient assez dans la salle et étaient tous bien vêtus de leurs tenues scolaires. Le premier professeur ayant fait son apparition dans la salle était celui de Français. Il se présenta, puis imposait à chacun de se présenter à tour de rôle. La présentation se fit ainsi jusqu'à ce qu'elle parvint à Phamouta.

Âgé de treize ans, Phamouta était un joli garçon, avec un teint noir. Il n'était ni grand ni petit non plus

contrairement aux autres. Mais son seul défaut, c'est qu'il avait le bègue. Mais sa seule quête était de réussir à l'école et de satisfaire ses parents, à travers ses résultats scolaires. Ce trouble faisait donc de lui un enfant timide, très calme et moins bavard. Cependant, Phamouta partageait la même table banc que Mani, un enfant âgé de plus de deux ans que lui. Grand et costaud, inspirant d'ailleurs la crainte, ce garçon avait les yeux rougis, des lèvres et des dents noircies. Son regard était menaçant, et c'est avec lui que Phamouta devait partager son voisinage.

Pour un début, tout allait bien. Certains avaient entamé des échanges, des taquineries, des blagues entre eux et bien d'autres. Mais quant à Phamouta et son voisin, aucune conversation ne s'était encore nouée.

Des jours sont passés, les choses avaient bien évolué. Le réel comportement des uns et des autres se faisait remarquer, notamment, celui de Mani qui ne se

dissimulait plus. Il devint ainsi un calvaire pour Phamouta. Il ne le lâchait pas d'une seule semelle, le tapotait à chaque fois que celui-ci refusait de partager avec lui son argent de récréation. Chaque fois qu'il essayait d'en parler à un professeur, il le menaçait de le tabasser.

Une fois rentré de l'école, Phamouta fut aussitôt questionné par sa mère sur la journée passée à l'école, les difficultés rencontrées et les nouveaux amis qu'il s'était fait. Cependant, il restait là sans voix, puis répondit tout simplement :

— Tout s'est bien passé.

Le lendemain, c'étaient encore les mêmes histoires. Mais cette fois-ci, il s'agissait des nouveaux amis que s'était fait Mani. Ce dernier était donc devenu le chef d'une bande de gamins au sein de l'école. Chaque matin, ils s'en prenaient à tous ceux qui étaient moins grands ou moins forts qu'eux. Puis un jour, Phamouta rentre à la maison avec quelques égratignures sur le

visage. Inquiète, sa mère se rendit à l'école, non pas pour rencontrer l'éducateur, mais les élèves avec qui son fils partageait la même classe. Elle n'était pas au sein de l'école, mais juste aux alentours, là où tous les élèves se rendaient quotidiennement pour la récréation. Elle vit son fils qui était là, tout seul, assis sous un arbre, mangeant le pain qu'elle lui avait offert le matin, puis un groupe d'élèves qui confisquaient les billes de leurs camarades.

Elle se dirigea vers eux, puis dit :

— Bonjour les enfants, comment allez-vous ? je suis la mère de Phamouta, et je vous ai apporté quelque chose !

Elle leur offrait à tous des biscuits et une somme de vingt-cinq francs chacun. Ils étaient tellement heureux jusqu'à ce qu'un des leurs finisse par dire :

— Merci madame ! Je suis le voisin de Phamouta, désormais, personne ne lui portera main.